cette même revue (Tome 61, 1983, p. 329), du Tome I, compte rendu auquel nous renvoyons le lecteur pour bon nombre de « renseignements pratiques ». Le Tome II concerne les trente-deux auteurs classiques « retenus » suivants : (Tite-)Live, Lucain, Lucrèce, Manilius, Martial, (Pomponius) Méla, Némésien, (Cornélius) Népos, Ovide, Perse, Pétrone, Phèdre, Plaute, Pline l'Ancien, Pline le Jeune, Properce, Publilius Syrus, Quintilien, Salluste, Sénèque, Sérénus Sammonicus, Solin, Stace, Suétone, Tacite, Térence, Tibulle, Valérius Flaccus, Valère-Maxime, Varron, Virgile, Vitruve. A cette liste d'écrivains s'ajoutent un chapitre concernant les florilèges et un concernant les essais de plume. — L'ouvrage contient deux pages d'*addenda* pour le tome I (une note — p. x — donne une première liste d'*addenda* au tome II), *addenda* qui fournissent une « liste provisoire des nouveaux manuscrits (1983) » non signalés dans le tome I. Un tome III est annoncé, avec, notamment, les descriptions indiquées par l'astérique qui accompagne certaines références.

Les « instructions » pour l'utilisation des sigles et signes (très nombreux), qui figurent au début du tome I, ne sont malheureusement pas répétées au tome II ; en revanche, les listes d' « abréviations par lettres » et « par signes » le sont (p. XI et XIII). La présentation matérielle est d'une très grande qualité (à preuve l'absence de liste de *corrigenda*). Nous avons noté une « erreur » (?) p. 11 : le *Codex Cantabrigiensis* de Tite-Live, 3e décade (XIIe siècle) est référencé R 4, 4 (637) et non R 4, 4 (214) ; p. 12, l. 6, lire « Conway » et non « Conkay » ; p. 369, lire « rem. fort. ».

Est-il besoin d'insister à nouveau sur les services que rendra à tout éditeur un travail d'une telle ampleur et sur la reconnaissance admirative que l'on doit éprouver, à cet égard, pour notre savant collègue de Copenhague?

P. JAL.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

CATON, *Les Origines* (Fragments), texte établi, traduit et commenté par Martine CHASSIGNET (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 122 pages.

Avec cet ouvrage, la C. U. F. nous offre un recueil de fragments : on ne peut que se louer de ce que cette collection mette à la disposition du public, à côté des textes complets, de tels instruments de travail. Celui-ci sera d'autant plus utile qu'il complète heureusement l'ouvrage de référence classique, les *H. R. R.* de PETER, en faisant sa juste place au témoignage de l'*Origo Gentis Romanae* (frag. I, 9 b et 14 b) et en introduisant le frag. 3, repéré par T. CORNELL, tiré des *Scholia Vallicelliana* à Isidore de Séville, intéressant car il introduit une référence à la figure d'Italos dans ce que nous savons de l'œuvre du Censeur. Il a d'autre part, par rapport à PETER, des innovations judicieuses. Ainsi il rétablit en frag. II, 21 (PETER 50), correspondant à Denys d'Halicarnasse, II, 49, 2, la leçon originelle des manuscrits Σκδίνου au lieu de la correction Σάβου introduite par SYLBURG et suivie par les éditeurs de Denys, dont J. POUCET (*Études Étrusco-italiques*, Louvain, 1963) avait montré le caractère erroné. Ou bien il limite à juste titre la part

attribuable à Caton dans le passage de Sol., II, 7, sur les origines de Tibur (*II*, 26 ; comparer avec PETER 56). Cela étant, il est clair que l'édition de fragments pose des problèmes particulièrement complexes. On se trouve en présence d'auteurs divers, de traditions manuscrites chaque fois nouvelles, et qu'il n'est guère possible d'étudier à fond, surtout lorsque manquent des éditions vraiment satisfaisantes ! Certains choix susciteront inévitablement des réserves. Nous aurions par exemple aimé que pour II, 21 (PETER 50 = Denys d'Halicarnasse, II, 49, 2), soit au moins discuté le 'Αβοριγίνων ἅμα κατοικοῦντων des manuscrits : la formule peut certes se comprendre, mais il est indéniable qu'elle donne un sens plutôt pauvre. Faut-il alors corriger avec KIESSLING ἅμα en αὐτήν? Ou ajouter, comme le faisait JACOBY, un Πελασγοῖς — avec la conséquence importante que cela introduirait chez Caton les Pélasges (car II, 26 ne peut vraiment pas être allégué dans ce sens)? D'autre part on a des éléments partiels, qui doivent pouvoir s'intégrer dans une reconstitution d'ensemble cohérente, ou être éliminés — ce qui demande de maîtriser parfaitement la problématique des différents thèmes abordés ! La discussion de chaque témoignage joue de ce fait un rôle capital. Le spécialiste de telle ou telle période, telle ou telle question, la trouvera quelquefois — c'est sans doute inévitable — un peu courte. C'est ainsi que l'auteur a bien tenu compte des remarques de J.-C. RICHARD sur les contradictions entre les divers fragments attribués à Caton sur les guerres entre Énée et les populations locales. Mais elle aurait pu faire une remarque analogue sur les fragments relatifs aux Aborigènes I, 4 (PETER 6), 5 (PETER 7), et 6 (PETER 5) ; le frag. 6 où au témoignage de Caton est associé celui de Salluste semble faire des Aborigènes, conformément à une conception répandue, un substrat global de l'Italie ; mais cela paraît peu compatible avec 4, qui en fait des Grecs venus d'Achaïe, et 5, qui les montre établis dans des zones déterminées de la péninsule (en l'occurrence une partie du pays volsque). Il faut sans doute suivre la suggestion de G. D'ANNA (*Problemi di letteratura latina arcaica*, Rome, 1976) et admettre que la référence de Servius est fausse, et que l'on a attribué abusivement à Caton une doctrine qui, telle quelle, ne se trouvait que chez Salluste. De même la bibliographie relative aux trouvailles archéologiques de l'*hérôon* du Numicius aurait mérité d'être complétée par rapport à la première présentation de F. CASTAGNOLI dans *Arch. Class.* de 1967. Mais on ne peut certes pas reprocher à l'auteur de ne pas avoir traité de tous les problèmes que posent ces fragments. L'essentiel est qu'elle ait fourni une édition qui, telle quelle, rendra de grands services.

Dominique BRIQUEL.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, livre XL (tome XXX), texte établi et traduit par Christian GOUILLART (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1986, CXXXV et 143 pages dont 88 doubles, 1 carte h. t.

Pour le livre 40, en l'absence de *B* et de *A*, les principaux manuscrits sont *P* et *E* pour la classe φ, *N*, *V* et *L* pour la classe ψ ; encore s'arrêtent-ils en 37, 3, après quoi notre texte dépend uniquement du *Moguntinus* perdu, mais utilisé par Carbachius puis Gelenius. Les cinq manuscrits *E*, *P*, *N*, *V*,

L ont fait l'objet d'une nouvelle collation et l'apparat, en ce qui les concerne, paraît exhaustif et clair. Les corrections de L^2 ont même systématiquement été indiquées, ce qui n'était sans doute pas nécessaire : elles n'ont aucune valeur particulière quand elles reprennent, comme c'est très généralement le cas, le texte de la tradition φ, et L^2 aurait pu n'être mentionné, comme les *dett.*, que pour les rares passages où il fournit un meilleur texte que *EPNVL* ; dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de corrections humanistes, et non de témoignages sur une tradition manuscrite ancienne. Nous aurions souhaité en revanche que l'apparat fût moins parcimonieux quant aux conjectures des précédents éditeurs : elles peuvent être précieuses même si elles ne sont pas adoptées, et il est dommage que le lecteur soit à plusieurs reprises renvoyé à l'apparat, sur ce point plus riche, de Weissenborn et Müller. Mais cela ne doit pas faire oublier l'essentiel : l'utilisation des travaux de Billanovich et de Mac Donald et une nouvelle collation des principaux manuscrits ont permis à C. Gouillart d'améliorer sensiblement le texte de l'édition Weissenborn-Müller de 1907. Bien rares sont les cas où nous hésitons à le suivre : en 5, 7 nous avons peine à considérer comme satisfaisant le *spem* des manuscrits ; en 15, 12 la correction *meditandam* pour *meditandum* nous paraît d'autant plus séduisante que les manuscrits, aussitôt après, se partagent encore entre *componendum* (*NV*) et *componendam* (*EPL*), qui est la bonne leçon, et que l'on retrouve au § 13 *diu ante praeparata ac meditata in me oratione* ; en 55, 8 *infelicitatem suam in liberis grauiorem quod alter ⟨superesset quam quod alter⟩ perisset* (W-M), avec saut du même au même, nous paraît au moins aussi probable que de corriger *perisset* en *superesset* ; en 58, 8 nous ne croyons pas qu'il soit possible de conserver *Apolloniam* (ce n'est pas de cette cité grecque que venaient les Bastarnes), et le texte nous paraît plus profondément corrompu. La traduction est dans son ensemble exemplaire de précision et de clarté, et quelques broutilles ne suffisent pas à la déparer (*naualibus sociis* non traduit en 18, 7 ; *germanitatis* et *oppugnabant* traduits inexactement en 8, 10 et 27, 1 ; il faut en 27, 5 parler de camps au pluriel : cf. § 1 ; « race » ne nous plaît guère en 51, 3 pour traduire *genus*). Restent l'introduction et les notes. Il nous semble que la première a été développée aux dépens des secondes, et nous le regrettons un peu. Une longue introduction nous paraît moins commodément utilisable dans l'usage quotidien, et c'est perdre de la place que d'y donner, pour les comparer avec Polybe, le texte et la traduction de plusieurs passages du livre : mieux eût valu se contenter de citer Polybe en note, et ne donner dans l'introduction qu'une brève synthèse. Certains développements auraient pu être abrégés (*e. g.* c. 2, n. 3 sur le temple de Diane, à l'exception des indications topographiques ; c. 17, n. 1 sur les royaumes numides avant 201 ; c. 19, n. 5 sur les livres sibyllins). En revanche les allusions à l'affection fraternelle des Flamininus (8, 15 et 12, 17) méritaient un renvoi à la façon dont elle s'illustra sous la censure de Caton (cf. Plut., *Flam.*, 19), mais que Tite-Live alors s'abstient de signaler (39, 42-44) ; *fatentes pro deprehensis habe* (9, 15) pouvait être rapproché d'une tendance bien attestée à étendre au droit pénal l'assimilation faite en droit privé romain entre le *confessus* et le *iudicatus* (cf. Mommsen, *Droit pénal*, II, p. 118 et n. 4). On pourrait également signaler quelques lacunes

bibliographiques, la plus gênante nous paraissant être l'ignorance des discussions passionnées qu'a suscitées 51, 6, et qui touchent à l'établissement même du texte (cf. M. Guarducci, F. Castagnoli et F. Coarelli dans *B. C. A. R.*, 1949-1950, p. 70-72 ; 1951-1952, p. 54-55 ; 1965-1967, p. 44-45 ; A. La Regina, *Mélanges Adriani*, p. 629-643). Notons enfin qu'il faut, c. 46 n. 1, corriger *fueritis* en *furores*, comme le prouve l'apparat. Que ces quelques remarques inspirées par le genre de la recension ne nous empêchent pas de rendre hommage aux réelles qualités de cette édition : Christian Gouillard a bien mérité de Tite-Live et de ses lecteurs.

Jean-Louis Ferrary.

Vitruve, *De l'architecture*, livre X. Texte établi, traduit et commenté par Louis Callebat, avec la collaboration, pour le commentaire, de Philippe Fleury (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1986, xlii + 304 pages, dont 55 doubles.

Lentement — trop lentement diront certains — le traité de Vitruve voit le jour dans la C. U. F. ; après le livre IX, sur la gnomonique, en 1969, et le livre VIII, sur l'hydrologie et l'hydraulique, en 1973, voici le livre X et dernier, sur la *machinatio* ; l'auteur y traite d'abord de la mécanique civile — machines de soulèvement dont le type est la chèvre, systèmes mécaniques fondés sur le principe du levier (en particulier balance, gouvernail et voiles), appareils pour élever l'eau, orgue hydraulique et hodomètre — puis de la mécanique militaire, c'est-à-dire machines de jet et machines de siège. Restent encore à publier les sept premiers livres, qui embrassent les problèmes de l'architecture proprement dite, l'*aedificatio*.

L'édition, avec traduction et commentaire, d'un tel texte impose à un éditeur exigeant une tâche des plus ardues : le style de Vitruve est rugueux et maladroit, ce qui ajoute aux difficultés inhérentes à une langue technique, fourmillant de termes rares — on relève nombre d'ἅπαξ et de mots attestés uniquement dans le *De architectura* —, et à une matière particulièrement ingrate : la description plus ou moins approximative de machines et d'instruments dont presque aucun n'est en usage de nos jours et dont on n'a retrouvé, dans les cas les plus favorables, que des fragments difficiles à rassembler, permettant rarement une reconstitution sûre. Dans l'ensemble, le travail réalisé par L. Callebat et Ph. Fleury mérite les plus vifs éloges : établissement du texte, traduction et commentaire reposent sur une information très étendue et à jour, pour tout ce qui concerne l'objet propre du livre ; les difficultés sont abordées de front, traitées — sinon toujours résolues — avec précision et justesse ; la documentation archéologique, notamment, est efficacement mise à profit ; à Ph. Fleury, auteur d'une remarquable thèse inédite sur le contenu du livre X, on doit plus de quarante dessins originaux ou adaptés de publications antérieures, qui éclairent heureusement le texte et le riche commentaire — des figures que Vitruve avait annexées à son ouvrage rien n'a survécu. Une Introduction de 40 pages fait le point sur les « sources » du livre X — question fort délicate, de nombreuses œuvres ayant disparu et l'auteur mêlant à son information livresque

les souvenirs de l'enseignement reçu de ses maîtres et le fruit de son expérience personnelle —, sur l'intérêt scientifique de ce livre et sa place dans la littérature technique gréco-latine. Il est incontestable que la présente édition surclasse toutes celles qui l'ont précédée et qu'elle rendra les plus grands services.

La révision, faite soigneusement, n'a laissé passer que de rares coquilles : p. XXI, n. 2, l. 1, lire MERRILL ; p. 84, l. 18, lire *augenda* ; p. 85, l. 2, lire CHAPOT. Çà et là se glisse une légère inexactitude dans la traduction, par exemple : p. 2, l. 1, pour *ampla ciuitate*, on préférerait « vaste » à « importante » ; p. 5, § 3, l. 10, pour *anisocyclorum*, « cercles inégaux » à « trains d'engrenage » (le commentaire souligne que ce terme très rare s'applique aussi bien à un entraînement par courroies qu'à des roues dentées) ; p. 17, l. 7 et *pass.*, la traduction automatique du *uehemens* par « violente » est souvent forcée ; p. 54, § 9, dern. l., « ferait irruption » rend imparfaitement l'apparition de l'ennemi sortant dans la ville qu'il assiège de la mine qu'il est en train de creuser sous le mur : il « ferait surface », comme l'exprime très exactement *emersum facturi fuissent*.

Dans l'établissement du texte, L. CALLEBAT réagit sainement contre la tendance de certains exégètes à multiplier les conjectures intempestives, au risque d'aller parfois jusqu'à défendre la tradition des manuscrits dans des passages où elle semble bien indéfendable, comme par exemple en 3, 1, l. 2-4 (discussion p. 113). En pareil cas, peut-être eût-il valu la peine d'indiquer dans l'apparat critique les conjectures des modernes discutées dans le commentaire ou, du moins, de signaler l'incertitude du texte et de renvoyer au commentaire.

Celui-ci, substantiel et détaillé, occupe une place importante dans le volume ; L. CALLEBAT et Ph. FLEURY ne lui auraient rien ôté de sa valeur à resserrer, en bien des cas, la rédaction et à réduire le nombre des références à certains ouvrages anciens, comme les dictionnaires de RICH et de DAREMBERG-SAGLIO ; dans le même ordre d'idées, on s'étonne aussi qu'en un temps où l'édition scientifique se heurte à de sérieuses difficultés financières, la typographie adoptée pour le commentaire soit aussi étalée que celle de la traduction, alors qu'en règle générale, dans les volumes de la C. U. F., l'annotation est composée, comme il est normal, en caractères nettement plus petits. P. 85 : toute une page sur l'araire, mentionnée en passant par Vitruve, c'est beaucoup, d'autant que la meule et le tour, cités un peu plus loin, n'ont pas droit à une seule ligne ; p. 110 sq. : le piédestal en question a été taillé dans les carrières d'Éphèse, à l'époque de Vitruve ; la statue d'Apollon qu'il supportait ne doit donc pas être cherchée à Rome ; p. 160 sq. : au lieu de l'imaginaire « Suidas », lire « la Souda » ; p. 283 sq. : citer la traduction FLACELIÈRE des *Vies parallèles*, dans la C. U. F., plutôt que celle de LATZARUS.

Jean BEAUJEU.

COLUMELLE, ⟨*Les arbres*⟩. Texte établi, traduit et commenté par Raoul GOUJARD (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1986, 147 pages dont 56 doubles.

Les manuscrits ne donnent pas de titre au *De arboribus* de Columelle ;

celui-ci, qui est traditionnel, a été attribué à ce livre par Jucundus Veronensis, le responsable de l'*editio Aldina*, qui a compris le premier que cet opuscule n'était pas, comme le laissait croire la tradition manuscrite, le livre III du *De agricultura*, mais appartenait à un autre ouvrage ; le titre est donc une conjecture, comme l'indiquent les crochets obliques dont M. Goujard l'encadre à juste titre ; on s'explique mal, en revanche, pourquoi la couverture de ce volume porte en titre *De l'agriculture* et en sous-titre *Les arbres*, ce qui constitue une présentation tout à fait erronée, et contradictoire avec le choix judicieux et les explications de l'éditeur.

Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que le *De arboribus* n'appartient pas au grand traité d'économie rurale de Columelle, mais qu'il est le livre II d'un ouvrage de dimensions plus modestes, bien que comprenant au moins trois livres, puisque Columelle désigne le précédent par l'expression *primo* (et non *priore*) *uolumine* — en fait, selon nous, il en comportait probablement quatre, à l'instar des *Géorgiques* de Virgile, puisque Cassiodore parle des œuvres complètes de Columelle comme d'un ensemble de seize livres, ce qui correspond aux douze du *De agricultura* plus quatre autres. A moins, bien sûr, qu'il ne faille considérer le XUI de Cassiodore comme une faute de copiste pour XIII, ce qui correspondrait, cette fois, au *De agricultura* plus le *De arboribus*. La question reste pendante.

Plus important est le problème de savoir ce qu'était exactement ce traité en trois ou quatre livres, dont seul le deuxième nous est parvenu : était-ce une œuvre de jeunesse de Columelle, première ébauche du traité monumental que l'agronome de Gadès devait ultérieurement écrire? ou bien sommes-nous en présence d'un épitomé de ce traité (le *De arboribus* en résumant, dans cette hypothèse, les livres III, IV et V), rédigé par un abréviateur anonyme? C'est la première solution que choisit résolument Raoul Goujard. Il s'en est expliqué en 1979 dans un article de la *Revue de Philologie*, dont il redonne l'essentiel dans son introduction, et que M. G. Hentz, reprenant sur ce point la thèse soutenue par Richter (mais par lui seul) a tenté de réfuter, en 1983, dans un article des *Hommages à Robert Schilling*. Ici encore, le problème ne saurait être considéré comme définitivement résolu, mais les arguments de M. Goujard nous paraissent solides, et son point de vue, qui n'est d'ailleurs pas original puisqu'il est partagé par la plupart des spécialistes, nous paraît pouvoir être considéré comme plausible, à défaut d'être certain.

Pour établir le texte, l'éditeur a utilisé bien entendu les deux manuscrits de base de Columelle, l'*Ambrosianus* (*A*) et le *Sangermanensis* (*S*), plus dix-neuf *recentiores* (attestant la vogue dont a joui Columelle au XV^e^ siècle), retenus par lui en raison du fait que, assez fréquemment, la bonne leçon n'est fournie que par un ou plusieurs d'entre eux. Cela mis à part, il faut bien reconnaître que les *recentiores* offrent peu d'intérêt pour l'établissement du texte de ce livre, car on sait, depuis les travaux de Trotski et de Josephson, que, contrairement à celle du *De agricultura*, la tradition manuscrite du *De arboribus* ne repose sur aucune autre lignée que celle de *S* et de *A*.

On peut, dès lors, se demander si M. Goujard a eu raison de faire systématiquement figurer les *recentiores* dans son apparat critique, qui se trouve

ainsi inutilement encombré. A notre avis, leur mention était parfaitement superflue lorsque la bonne leçon est donnée soit par *A* et *S* soit par l'un des deux, et c'est seulement dans les cas où elle n'est fournie que par un ou plusieurs d'entre eux qu'ils devaient être pris en compte. Non seulement l'apparat en aurait été considérablement allégé et clarifié, mais surtout cela aurait sans doute évité les fort nombreuses maladresses et imperfections qu'il comporte, et qui témoignent, pour le moins, d'une négligence de rédaction. Donnons-en quelques exemples, empruntés aux cinq premières pages du volume :

P. 34, ligne 3, une leçon (*cultus*) est imprimée en italique au lieu de l'être en romaine, alors que, ligne 7, quatre manuscrits (Sfhlg) le sont en romaine au lieu de l'être en italique. A la même page, quatorze *recentiores* sont mentionnés à la ligne 6, mais douze aux lignes 2 et 3, et six seulement à la ligne 4 : que sont donc devenus les autres? P. 35, ligne 6, on reste perplexe devant l'indication « es *S cett praeter A* (es) ». P. 36, à la ligne 6 on trouve *s* au lieu de *S*, et à la ligne 13 ce manuscrit est omis, tandis que p. 37, ligne 5, il est apparemment devenu *B* (à moins que *B* ne représente *b* et que *S* ne soit encore une fois omis). P. 37 encore, la variante *ex/et* est placée en II, 1 alors qu'elle se trouve en II, 2 (lignes 9-10). P. 38, ligne 3, les *recentiores* ont mystérieusement disparu, *A* et *S* restant seuls en piste. Les corrections de copiste sont indiquées de façons diverses : on trouve tantôt A/A^1, tantôt A^1/A^2, tantôt $A/A^{p.\,c}$, tantôt A/A^{pc}. La présentation des faits est maladroite p. 38, ligne 12, où, au lieu de la formulation « nodis $S\ A^2$: -des A^1 », on trouve « nodis *S* : -dès *A* », tout comme p. 39, ligne 11, où, en face d'une conjecture, on trouve la leçon des manuscrits unanimes suivie de *S A cett.*, alors que *codd.* aurait suffi. Manifestement (nous l'avions déjà signalé ici même à propos de son édition du traité de Caton), M. Goujard maîtrise mal la technique de l'apparat critique : raison de plus pour ne pas compliquer inutilement celui-ci !

Cela dit, le texte procuré par l'éditeur est tout à fait satisfaisant. Il va de soi que tel ou tel de ses choix éditoriaux peut être contesté, mais un compte rendu n'est pas le lieu d'une étude de ce genre, sauf si l'on se trouve en présence de l'inacceptable, ce qui ne nous a jamais paru être le cas. La traduction est exacte et précise, très supérieure, il va sans dire, à celles des collections Nisard et Panckoucke. Le commentaire est solide, et témoigne d'une bonne connaissance tout à la fois des textes agronomiques anciens et des techniques d'arboriculture.

Il s'agit donc, nonobstant les nombreux défauts de l'apparat critique, d'une bonne édition, qui sera très utile à tous les historiens de l'agriculture. Dommage, tout de même, qu'il ne s'agisse que d'une œuvre mineure, et que, le *Carmen de hortis* et le *De arboribus* mis à part, Columelle tarde tant à entrer dans la collection des Universités de France ! A quand, tout au moins, le livre I, si passionnant à bien des égards? Mais l'exemple est donné, et bien donné : il ne reste qu'à le suivre.

René Martin.

Collection Teubner

THEODORUS GAZA, *Ciceronis liber de Senectute*, edidit Ioannes SALANITRO : Leipzig, Teubner, 1987, XXVI = 146 pages.

M. SALANITRO avait donné, depuis une vingtaine d'années, toute une série d'études sur la traduction en grec procurée par Théodore de Gaza (ou mieux, Gaza) du *Cato maior* de Cicéron. Il en présente aujourd'hui la synthèse dans une édition savante, à laquelle devront se référer tous ceux qui se pencheront sur le dialogue de Cicéron. On sait que Théodore Gaza vint en Italie vers 1430 et qu'il y eut une activité de professeur et d'érudit. Appelé à Rome par Nicolas V en 1451, il fut chargé de traduire en grec des classiques latins et en latin des classiques grecs. La traduction du *Cato maior* entre dans ce cadre. Il existe un grand nombre de manuscrits de cette traduction : dix-sept sont recensés ici ; un dix-huitième a été découvert à Zurich, celui que M. SALANITRO appelle le *Turicensis*. Il contient un texte sensiblement différent des autres et constitue une « recension » originale. M. SALANITRO estime, sans doute à juste titre, que ce *Turicensis* nous apporte une traduction refaite, par laquelle Théodore a voulu remplacer celle qu'il avait publiée auparavant, et qui forme ce qui est désigné ici comme la recension β, l'autre, celle des dix-sept manuscrits, étant la recension α.

Il apparaît que la seconde version (β) est supérieure à la première, plus exacte, plus précise ; et c'est la raison pour laquelle elle est considérée ici comme la plus tardive. Les deux versions sont présentées côte à côte, dans le présent volume, la « première » sur la page de gauche, la « seconde » sur la page de droite, si bien que la comparaison est aisée. Il semble que Gaza ait disposé d'un manuscrit où se trouvaient consignées des variantes et si sa traduction, en appuyant telle ou telle leçon, ne saurait nous fournir celle qui remonte à Cicéron, elle nous renseigne sur l'état du texte au XV^e^ siècle, comme le ferait la découverte d'un manuscrit nouveau.

Pierre GRIMAL.

M. MANILII, *Astronomica*, edidit G. P. GOOLD : Leipzig, Teubner, 1985, XXXVII = 185 pages.

G. P. GOOLD avait déjà procuré une édition de ce poème astronomico-astrologique dans la collection Loeb en 1977 ; elle se présentait avec une substantielle introduction de 112 pages, illustrée de 24 figures et 7 tableaux, qui préparait efficacement à la lecture de cette œuvre technique ; en revanche, les questions codicologiques étaient sommairement traitées et l'apparat critique allégé à l'excès, au point d'être incompréhensible. Dans cette nouvelle édition, conformément aux usages de la collection, la préface est consacrée entièrement à la tradition manuscrite (mise au point à la lumière des travaux récents, en particulier de M. REEVE) ; de l'ancienne introduction ne subsistent que 21 tableaux astrologiques. L'apparat critique est plus détaillé et mieux lisible (les variantes orthographiques sont regroupées à part en fin d'ouvrage) ; la numérotation des vers déplacés est plus explicite. Quant au texte lui-même, les innovations sont peu nombreuses. Sauf omission de notre part, nous n'avons relevé que sept différences par rapport à la pré-

cédente édition : sur un total de 4.260 vers le butin est maigre. Comme l'éditeur n'a pas pris la peine de signaler ses repentirs, nous croyons utile de les indiquer : 1, 344, *assueta euolitans* remplacé par *assueto uolitans* ; 416, *tergora* par *tegmina* (plus proche de *lumina O*) ; après 2, 478, l'éditeur ajoute un vers suppléé par BAILEY ; en 3, 113, *neruis*, conjecture d'A. E. HOUSMAN, est remplacé par celle de BAILEY, *labris* ; 4, 600, *reuocat* est corrigé en *reuocans* ; 5, 217, *censentur* devient *cessant in* (*ceu sunt in O*) ; 655, *saepe noua* devient *paene sua* (*et peneua O*).

G. P. GOOLD reste le plus souvent tributaire de son maître A. E. HOUSMAN, même s'il le juge (page XXV) avec beaucoup de lucidité et reconnaît son absence totale d'indulgence à l'égard des personnes qui avaient le malheur de ne pas être de son avis. D'A. E. HOUSMAN il conserve la plupart des transpositions de vers et des conjectures ; si parmi celles-ci certaines sont défendables paléographiquement, d'autres sont d'une hardiesse téméraire et des vers entiers ont été reconstitués par l'ingénieux érudit ; mais il faut bien avouer que le texte transmis par les manuscrits est parfois inacceptable.

Dans cette édition comme dans la précédente nous constatons que les philologues français sont traités en parents pauvres : sont passés sous silence. J. BAYET, le signataire de ces lignes et surtout M^lle^ J. ABRY qui a pourtant consacré plusieurs travaux à Manilius, en particulier dans le numéro 30 de la revue *Pallas* qui traite exclusivement de l'astrologie antique ; il est vrai que le philologue italien C. SALEMME (*Introduzione agli « Astronomica » di Manilio*, Naples, 1983) n'est pas mieux loti.

On regrettera aussi qu'à la différence d'autres ouvrages de la même collection (par exemple, le Censorinus de N. SALLMANN) des *testimonia* n'aient pas été insérés en milieu de page, entre texte et apparat critique. Du moins, un *index nominum* et un *index rerum* complètent utilement ce livre.

Malgré les réserves que nous avons formulées, on ne peut que savoir gré à G. P. GOOLD du zèle persévérant qu'il déploie au service de l'établissement fort malaisé du texte d'un Manilius dont le génie poétique mérite d'être mieux connu et apprécié hors du milieu trop restreint des spécialistes de l'astrologie antique.

André LE BŒUFFLE.

P. CORNELIUS TACITUS I, 2, *Annales*, XI-XVI, edidit K. WELLESLEY : Leipzig, Teubner, 1986, 1 vol. in-8°, XXI-201 pages.

Parallèlement à Teubner-Stuttgart qui a publié en 1983 une nouvelle édition des *Annales* réalisée par H. HEUBNER (cf. mon compte rendu dans cette revue, 61, 1983, p. 349-350), Teubner-Leipzig a entrepris à son tour le rajeunissement de l'édition E. KOESTERMANN et en a confié le soin à deux éminents spécialistes de Tacite, S. BORZSÁK et K. WELLESLEY. C'est le travail de ce dernier qui inaugure cette publication ; il concerne les livres XI à XVI, c'est-à-dire ceux dont le texte nous est fourni en même temps que celui des *Histoires*, d'abord par le *Mediceus II*, puis par de nombreux *recentiores*, tous du XV^e^ siècle. K. WELLESLEY en retient 34, soit un de plus que

H. HEUBNER, à la liste duquel il ajoute le *Papiensis* 434 de la Bibliothèque universitaire de Pavie. Ces manuscrits sont répartis, comme chez le précédent éditeur, en trois classes, déterminées d'après le point du livre V des *Histoires* où s'arrête le texte (V, 26, 2 ; V, 23, 2 ; V, 13, 1), répartition qui correspond aussi à une proximité décroissante par rapport à *M II*.

On remarque d'emblée que l'apparat critique est beaucoup plus chargé que celui de HEUBNER, qui est au contraire simplifié à l'extrême ; bien plus, pour vingt-neuf passages, l'éditeur reprend en détail dans une *Appendix critica* toute l'histoire de la tradition manuscrite et critique du texte concerné. Cet apparat est donc plus complexe et plus difficile à consulter que celui de HEUBNER, mais il est plus satisfaisant dans la mesure où il n'est pas négatif. On ne peut pas porter un jugement aussi favorable sur le texte présenté. Ce qui caractérise en effet cette édition, c'est la fréquence avec laquelle son auteur se démarque de ses prédécesseurs, H. HEUBNER, mais aussi P. WUILLEUMIER. Certes, il a sans doute parfois raison en s'en tenant au texte de *M* en accord ou non avec le reste de la tradition manuscrite, alors qu'ils ont retenu des corrections qui ne s'imposent pas : par exemple, XI, 2, 1 *et omni flagitio* (au lieu de *in omne flagitium*) ; XIII, 6, 3 *multarum rerum* (*multa rerum*) ; XIII, 9, 2 *priore de causa* (*prior ea de causa*), *priore* me paraissant appuyé par *forte* ; XIII, 23, 2 *monimenta*, également reçu par HEUBNER (*nomina*) ; XIV, 34, 2 *adeo fero ut* (*adeo feroci ut*). On peut aussi penser que, en XV, 37, 1, *exemplar* est une meilleure solution que *exemplum* à partir du texte de *M*, *exempla*, et il en est de même, en XVI, 2, 1, pour le maintien de *nauigium*, qui se trouve dans tous les manuscrits, face à la correction *remigium*. Le plus souvent, toutefois, il s'en tient à la position inverse et reçoit ainsi dans son texte des leçons que ne paraissent pas toujours très heureuses. A l'endroit du fameux manuscrit *L* (*Leidensis B F L 16 B*), il manifeste la même circonspection que la plupart des éditeurs modernes, mais, dans certains cas, il lui donne une préférence qui ne paraît pas inopportune ; ainsi en XIII, 10, 2 *eques Romanus* (*equester*) ; XIV, 11, 1 *optata sint* (*habita sit*) ; XIV, 57, 2 *praesenti cura* (*praesenti opera* à partir du texte de *M praesentiora*).

Ce qui frappe surtout, cependant, c'est le nombre important des leçons personnelles de l'éditeur, sur lesquelles on peut être pour le moins réservé. Pour ne donner que quelques exemples, en XIII, 8, 1 *missis nuntiis monebant*, l'ajout, sur une suggestion de RITTER, de *missis* qui n'est pas dans *M* ne s'impose absolument pas ; en XIV, 19, *qua clariorem se fecit* me paraît moins bon que le texte de *M quam clariorem effecit* reçu par P. WUILLEUMIER ; on ne voit pas ce qui, en XV, 13, 2, peut justifier la substitution de *Celtico populo* à *Italico populo* admis par les autres éditeurs ; l'addition de *a* dans *a barbaris delectus est*, en XV, 28, 2, est inutile et il en est de même du remplacement de *addit tum codicillis* par *additur codicillis* en XVI, 17, 6 ; aucune raison également de transformer, en XII, 36, 2, le texte parfaitement valable de *M qui castra praeiacet* en *qui castra propter iacet* ; on ne voit pas non plus ce qui justifie, en XI, 11, 3, la substitution de *detrectator* à *detractor*, car, si ce dernier est un *hapax*, ce genre de mot n'est pas rare chez Tacite, et *detrectator* n'est pas non plus un mot très fréquent. En XIV, 56, 1, WELLESLEY

corrige le texte de *M si qua in parte lubricum adulescentiae nostrae declinat*, qu'ont suivi Wuilleumier et Heubner, en *si qua parte in lubricum adulescentia nostra declinat*, alors que *lubricum adulescentiae nostrae* est, comme chacun s'en rend compte, un tour typiquement tacitéen, confirmé de surcroît par *lubricum iuuentae exiret* en VI, 49, 2. Le volume se termine sur l'*Index historicus* qui s'imposait ; la brève préface par laquelle l'éditeur présente son travail est complétée par une double liste, d'une part des travaux qui ont été faits sur les manuscrits, d'autre part des éditions et des articles critiques sur le texte, qui comprend plus de quatre cents titres !

Bref, s'il faut admirer sans réserve le travail considérable que K. Wellesley a consacré à ce texte et s'il faut reconnaître que son très lourd, mais très riche apparat en améliore la connaissance, l'on ne peut pour autant dire que celui qu'il nous propose constitue un progrès par rapport à celui des éditions antérieures. La présentation est, comme d'habitude dans cette collection, impeccable ; il me semble cependant que, p. 85, en XIV, 33, 2, *bello commercium* (au lieu de *belli commercium*) est une faute d'impression.

J. Hellegouarc'h.

Scriptorum Classicorum Bibliotheca Oxoniensis.

Cicero, *In L. Calpurnium Pisonem oratio*, edited with introduction and commentary by R. G. M. Nisbet : Oxford, Clarendon Press, 1987, xxii-208 pages.

On signalera rapidement la réédition en *paperback* de cette excellente édition commentée (voir *R. É. L.*, 39, 1961, p. 349-350), qui a fait date dans l'histoire du texte par l'utilisation, pour la première fois, de l'apographe de Poggio, et par le recours systématique à l'étude des clausules métriques comme instrument d'évaluation des leçons et corrections (p. xix). Il aurait été commode de disposer, en addendum, d'une page de la recension par M. Nisbet de l'édition P. Grimal, C. U. F., 1966 (*C. R.*, 21, 1971, p. 63), dans laquelle il signalait les points sur lesquels son jugement avait évolué (par exemple, le lien entre Pison et la villa des Papyri). Souhaitons à présent que la Clarendon Press nous donne une réimpression de l'édition du *De domo* de M. Nisbet.

Philippe Moreau.

Collection « Sources chrétiennes ».

Tertullien, *Les spectacles*. Introd., texte, trad., comment. et index par M. Turcan (collection « Sources chrétiennes », n° 332) : Paris, Les Éditions du Cerf, 1986, 367 pages.

Depuis le travail d'E. Castorina (Florence, 1961), qui présentait une « originalité non douteuse » (cf. *R. É. L.*, 40, 1962, p. 328-329), le *De spectaculis* n'avait plus été réédité sur nouveaux frais. Depuis lors, d'ailleurs, aucune découverte n'est intervenue, et c'est sur la même base que M. Turcan fonde sa présente édition : l'*Agobardinus* (*A*), du ix^e^ siècle, en très mauvais état (pour lequel elle s'est conformée à la lecture de Castorina, faite aux rayons), un débris de manuscrit du ix^e^ siècle, le *Leidensis* 3 (*L*), un manus-

crit très incomplet du XIV^e^, l'*Ottobonianus Latinus* 25 (*O*). Une nouvelle appréciation de ces témoins fait apparaître comme absolument nécessaire le recours aux éditions anciennes, dépendant de sources aujourd'hui disparues. Par une intéressante comparaison appuyée sur l'*usus auctoris* tel que l'*Index* de CLAESSON permet de le déterminer maintenant, l'éditrice aboutit à la conclusion que, d'une part, *c* (Gelenius, 1550) est bien plus riche en leçons correctes que *b* (Mesnart, 1545), et que d'autre part, *e* (Rigault, 1634, qui a bénéficié de la lecture de *A* moins abîmé en son temps) mérite plus que de l'estime. Mais, à la différence de CASTORINA, elle n'a pas voulu privilégier systématiquement *b c d* par rapport à *A e* ; elle s'en est tenue à deux critères : l'usage de l'auteur (valable surtout pour le vocabulaire, plus incertain pour l'ordre des mots, la présence ou l'absence d'auxiliaires, de prépositions), et surtout le sens et la cohérence interne. Ainsi établi, son texte diffère de celui de son prédécesseur en une quarantaine de cas, dont beaucoup apportent une amélioration : en 2, 9 (avec la leçon *offensa* de *A e*), en 9, 4 (avec le retour au texte transmis, qui fait justice d'une conjecture hasardeuse), en 11, 1 (où *mortuarii* de *A c e* s'impose manifestement en face de *mortuorum uarii*). Plusieurs fois aussi, un simple changement de ponctuation, une mise entre parenthèses améliorent le texte (ainsi en 5, 8, en 14, 2, en 20, 6, en 29, 2-3). Signalons aussi la séduisante conjecture ⟨*captat obse*⟩*quia* proposée en 4, 2 là où les éditeurs précédents marquent une lacune. Certaines solutions, cependant, appellent des réserves : en 2, 1, passage souvent corrigé, le texte de *b c* (*putandum*) est prétendu parfaitement compréhensible à condition de donner à ce verbe le sens, courant en latin, de « émonder » (p. 83). Mais d'une part, ce sens d' « émonder », « nettoyer », ne se présente que dans des textes techniques (agriculture, travail de la laine, de l'or), sans qu'on trouve trace d'un emploi figuré au sens de « retrancher », qui est supposé, en fait, dans ce passage (traduit : « les fidèles de Dieu ne doivent pas retrancher ce qui... ») ; d'autre part, Tertullien n'a aucun exemple de l'emploi technique de *putare*, verbe qui pour lui signifie uniformément « penser », « considérer ». En 2, 3, nous n'avons pas été convaincu de la supériorité de *auocet* de *c e* sur *euocet* de *A O b* (gardé par CASTORINA) : *auocare* signifierait toujours « détourner » et *euocare* « faire sortir » (p. 24-25) ; et pourtant, à *Marc.*, V, 2, 4 (*a lege euocare ad gratiam, non a Creatore ad alium deum*), ce dernier verbe a manifestement le sens de « détourner ». En 11, 3, nous comprenons mieux le texte si les mots *per duellum, per tubam* sont rattachés à *aemulantur* selon l'interprétation traditionnelle (KELLNER, MOHRMANN). — La structure du traité, ses sources, le ton et la doctrine, la survie (notamment dans le *De habitu uirginum* de Cyprien, dont le témoignage, par ailleurs, est intelligemment utilisé à l'appui de telle ou telle leçon), tous ces problèmes sont traités avec précision dans l'Introduction qui souligne, à juste titre, le caractère religieux et didactique de cette œuvre au premier abord polémique. Mais on rectifiera une indication de la p. 63 : le sermon imputé par la note 3 à Augustin est restitué maintenant à Quodvultdeus (*De symbolo I*, ch. 2, *C. C. L.*, 60, p. 307-310). — Le commentaire suivi, donné en bas de page pour la plus grande commodité du lecteur, se recommande par sa solide documentation : sont utilisés le cours dactylographié de P. DE LABRIOLLE et la thèse,

non publiée, de J. Courtès. A la différence de celui de Castorina, plutôt grammatical et philologique, il s'intéresse surtout aux *realia* : il met en relief, avec d'intéressants détails, l'actualité et les réalités africaines que reflète le traité. — On corrigera une faute matérielle du texte, p. 230 (15, 7 ligne 25) : rétablir *Quid* au lieu de *Qui*.

René Braun.

Hilaire de Poitiers, *Contre Constance.* Introduction, texte critique, traduction, notes et index par A. Rocher (collection « Sources chrétiennes », n° 334) : Paris, Les Éditions du Cerf, 1987, 276 pages.

Comme l'indique le « prière d'insérer », cet ouvrage est issu d'une thèse de 3e cycle soutenue il y a une bonne dizaine d'années. La principale modification concerne l'établissement du texte (p. 85-155). Bénéficiant du récent travail de P. Smulders dans le *Corpus Christianorum* en 1979, pour une partie de la tradition du *De Trinitate*, comme de ceux d'A. Feder du début de ce siècle sur l'ensemble des œuvres historiques d'Hilaire, l'auteur est parvenu, avec l'aide de P. Doutreleau, à un classement des manuscrits beaucoup plus rationnel, même si l'on doit reconnaître que cette riche tradition manuscrite ne donne pas entière satisfaction. On notera du moins comme trois acquis majeurs : 1) que le manuscrit de Cluny (*C* : Paris, Bibl. nat., *n. acq. lat.* 1454), tête de la diffusion dans l'Europe du xiie, est une copie directe du fameux manuscrit copié en 509 à Cagliari (*B* : Vatican, *Archives de Saint-Pierre*, D. 182), ce qui confirme les premières affirmations de Feder et Smulders ; 2) que les manuscrits carolingiens forment une deuxième famille (α), dont l'ancienneté n'est pas moindre que celle de B ; 3) que B + α sont encore loin de donner un texte satisfaisant, comme l'explique sans doute leur relatif éloignement par rapport à Hilaire dont l'œuvre a été beaucoup lue — et donc copiée — à la fin du ive siècle et tout au long du ve siècle : si le *Contre Constance* n'est pas une œuvre majeure, on conçoit cependant que la fermeté de l'attitude qui apparaît dans cet opuscule ait pu servir d'exemple aussi bien dans la Gaule wisigothique du ve siècle que dans l'Afrique vandale, elle aussi arianisée à partir de 430.

Mais c'est le « Sitz im Leben » de 360 qui importe ici et qu'A. Rocher embrouille peut-être plus qu'il ne l'éclaire, en particulier par l'hypothèse qu'il présente. Il faut dire à sa décharge que les faits sont complexes et que les informations anciennes sont peut-être irréductibles. Jérôme dit qu'Hilaire écrivit (*scripsit*) cet *In Constantium* après la mort de Constance (nov. 361). Or, rien de tel ne ressort de la lecture de ce pamphlet, qui suppose l'empereur bien vivant. On peut admettre que cet écrit, destiné à des évêques (§ 2) n'ait connu une large *diffusion* qu'après la mort de Constance, mais tout ce qui est dit (p. 26-40) d'une rédaction en deux temps, avec un découpage en 7-11 et 16-27 d'une part, 1-6 et 12-16 d'autre part n'a de fondement que rhétorique, et non pas chronologique. — Il ne serait pas difficile de montrer, au contraire, l'unité de l'ensemble. C'est toute l'histoire des années 358-360 qu'il faut écrire. On la trouve difficilement dans cette Introduction et le lecteur non informé ne peut qu'être désemparé devant certaine incons-

tance des appellations des tendances théologiques entre diverses pages de l'Introduction (p. 23-24, 47, 65, 68, 70, 71, 74), du texte et de la traduction d'Hilaire (§ 12-14), et des notes (p. 212 sur § 12, 12), d'autant que l'une ou l'autre ne sont pas ordinaires (en français). On ne peut pas non plus transformer, sans autre forme de procès, Saturnin, Ursace et Valens en « anoméens notoires », encore moins les situer en Orient (p. 75).

La traduction marque assurément un progrès dans la rigueur, sinon toujours dans l'élégance. Mais on peut y apporter plus que des améliorations. Le début de paragraphe 2 par exemple est difficilement compréhensible si on ne se reporte au latin et dans ce récit de son itinéraire, le *denique* de § 2, 20 n'est pas temporel mais justificatif. L'annotation (p. 225-253) est souvent inégale ou disparate. On eût pu y étudier davantage la *manière* d'Hilaire. Si plusieurs rapprochements sont faits avec Lucifer de Cagliari son contemporain, les Africains — Tertullien et Cyprien — n'ont pas droit à toute l'attention que leur prêtait Hilaire. Que dire par exemple du silence sur le tableau des possédés (§ 8), à la nombreuse descendance, mais dont l'inspirateur, Cyprien (*Quod idola*, 7), est connu depuis longtemps?

Yves-Marie Duval.

Corpus Christianorum, Series Latina.

Apponii *In Canticum Canticorum expositionem* ediderunt B. de Vrégille et L. Neyrand (coll. « Corpus Christianorum », Series Latina, XIX) : Turnhout, Brepols, 1986, cxx-537 pages.

Longtemps éclipsé par les œuvres des grands écrivains chrétiens du IVe siècle, mais aussi par la longue incertitude qui a pesé sur sa localisation dans le temps et dans l'espace, ce joyau de l'exégèse, de la théologie et de la spiritualité théodosiennes reçoit dans cette belle édition la place de choix qu'il mérite. Si l'on excepte en effet les traductions des homélies d'Origène sur ce sujet, l'œuvre d'Apponius (les éditeurs nous convainquent qu'il faut désormais l'écrire avec deux *p*) serait en Occident le premier de ces commentaires du *Cantique* à travers lesquels s'est exprimée et développée une grande part de ce qu'on peut appeler, avec Dom Butler, la mystique chrétienne occidentale.

De dimensions inhabituelles, l'introduction dont les éditeurs ont fait précéder leur texte critique constitue à elle seule une étude complète, originale et parfaitement à jour sur l'œuvre et son auteur : aucun travail d'une telle envergure n'avait été publié depuis la *Dissertation* de Witte parue à Erlangen en 1903. Et elle n'avait réalisé aucun travail critique, puisqu'elle s'appuyait encore sur ce qui était l'édition la moins ancienne avant celle dont nous rendons compte : l'éd. Bottino Martini parue à Rome en 1843 ! Autant dire que l'ensemble aujourd'hui présenté est une véritable « première », dans l'ordre critique tout autant que du point de vue linguistique et littéraire.

Une très minutieuse présentation des témoins conservés et perdus du texte original, mais aussi de l'apparition des premières traces de la tradition indirecte, de Bède le vénérable à Angélôme de Luxeuil et aux Irlandais, offre une véritable histoire de la réception d'Apponius dans le haut Moyen Age ;

et cela non seulement pour le texte complet, mais aussi pour ses deux abrégés connus, qui sont également édités ici après le texte original (p. 313 à 463). Les rares éditions (depuis l'*ed. princeps* — partielle — de FABER en 1538) et même les projets avortés d'éditions, font ensuite l'objet d'une analyse critique d'une acribie extrême.

Pour défendre sur pièces la langue si personnelle de leur auteur, les éditeurs ont eu ensuite le grand mérite de procéder à une étude linguistique et stylistique qui examine à la fois la singularité d'Apponius écrivain, mais aussi l'appartenance des traits pertinents de sa grammaire et de sa rhétorique au latin tardif. Cette expertise indispensable et concluante coupe court à bien des hypothèses périlleuses sur la date de l'œuvre et la personnalité de son auteur. L'analyse de son usage de l'Écriture, et de ses vues théologiques, dans l'ensemble bien différentes de celles qui avaient guidé les homélies d'Origène sur le même texte, met en valeur une exégèse spirituelle d'une grande originalité : les noces du *Cantique* sont en effet tour à tour et simultanément, pour le commentateur, celles de l'âme humaine du Christ avec le Verbe, mais aussi celles du Christ avec l'Église, et non moins avec toute âme chrétienne. D'autre part, les douze livres suivent aussi le fil d'une histoire du salut à travers laquelle, au long des pages du *Cantique*, l'amour de Dieu pour les hommes suit les péripéties du mystère rédempteur, de la quête initiale de l'homme par l'amour de Dieu, en passant par les mystères du Christ historique, la croissance de l'Église et les hérésies, mais aussi la conversion de Rome, puis des autres *gentes*, jusqu'à une contemplation des fins dernières. Une pure théologie, à la fois dogmatique et spirituelle, se combine ainsi avec ce qu'on peut bien appeler, et sans doute quelques années avant la *Cité de Dieu*, une théologie de l'histoire.

Tous les indices réunis en ces études successives — y compris le fait qu'Apponius est aussi, très vraisemblablement, l'auteur du traité *De induratione cordis Pharaonis* — convergent vers une définition bien plus précise de la personnalité de cet auteur, mais aussi de son « époque » et de son « cadre » : vers les années 400, à Rome ou en Italie du Nord, et très probablement dans un monastère (une partie des témoins médiévaux des abrégés appellent l'auteur « Apponius abbas »). La lecture attentive du texte me paraît confirmer tout à fait cette hypothèse, — y compris l'étonnant triomphalisme théodosien (je prends la responsabilité de l'expression) que manifestent plusieurs passages, surtout du livre X consacré à la conversion de Rome, la « fille du Prince ». Dans cette exégèse spirituelle servie par une *copia uerborum* un peu lourde mais de qualité exceptionnelle (on pense *mutatis certe mutandis* à l'esthétique massive de la phrase d'Ammien, le quasi contemporain de notre auteur), le ruissellement des images et la multiplication des rapprochements bibliques font penser parfois à l'exégèse prêchée d'Ambroise. Et pourquoi ces livres ne représenteraient-ils pas, d'abord, des prédications d'un abbé à sa communauté? La date n'est pas trop haute pour que ce cadre corresponde à ce que nous savons de l'implantation du monachisme à Milan ou à Rome ; je pencherais pour cette dernière, en raison de la place que tiennent, en bien des pages de ce grand commentaire, et *Petrus* et son *uicarius*.

Cet ouvrage, à la pensée parfois sinueuse, se lit avec beaucoup d'agré-

ment dans le texte établi par B. DE VRÉGILLE et L. NEYRAND. Ils ont fait un remarquable effort pour faciliter la lecture par une ponctuation logique très réfléchie. Et lorsqu'on n'est pas d'accord avec eux sur quelques très rares points du texte, on se rend compte qu'ils ont bien fait de supposer des traits de latin tardif un peu « avancé », et de suivre au plus près les manuscrits qu'ils considèrent comme les meilleurs témoins. Ils ont d'ailleurs judicieusement confié à une bonne dizaine de pages en petits caractères (p. 565-578) leurs perplexités devant l'établissement d'un certain nombre de passages ; les renvois à ces notes (que l'on eût préférées en tête, en fin d'introduction) sont faits dans l'apparat par un astérisque devant l'unité en question (ce mode d'emploi aurait dû être signalé à la fin du *conspectus codicum*). Les renvois aux numérotations et éditions antérieures sont toujours donnés en marge, ainsi qu'une linéation complète par livres. Une bibliographie (aux p. CXIV-CXVII), deux apparats (scripturaire, et de *testimonia* anciens et modernes), trois index (scripturaire, des auteurs, des noms propres — pourquoi pas un *index uerborum* pour les mots les plus rares, dont l'auteur est friand?) complètent cette maîtresse édition, dont on doit féliciter particulièrement deux collaborateurs chevronnés et très dévoués de l'*Institut des Sources chrétiennes*. Les études sur Apponius devraient logiquement reprendre très activement avec un pareil instrument de travail. Car cette œuvre est d'une remarquable originalité. Et elle a eu la chance de trouver ici les éditeurs qu'elle méritait.

Jacques FONTAINE.

SMARAGDUS, *Liber in partibus Donati*, cura et studio B. LÖFSTEDT, L. HOLTZ, A. KIBRE † (*Corpus Christianorum, Continuatio mediaeualis*, t. LXVIII) : Turnhout, Brepols, 1987, XCV et 313 pages.

La *continuatio mediaeualis* du *Corpus Christianorum* s'est enrichie d'une édition importante à plusieurs titres : elle établit le texte d'un grammairien latin dont l'enseignement a été bien diffusé au IX^e^ siècle ; elle a été procurée par deux spécialistes éminents qui travaillent depuis longtemps ce domaine du savoir et ont déjà à leur actif plusieurs éditions majeures d'ouvrages grammaticaux latins (de Donat à Boniface) ; elle est *princeps*, car la tâche de défrichage entreprise il y a un demi-siècle par A. KIBRE — justement associée à leur œuvre par les deux éditeurs — n'a pas été couronnée par une publication et l'*expositio super Donatum* n'était auparavant accessible qu'en fragments. L. HOLZ et B. LÖFSTEDT se sont partagé le labeur pour le plus grand profit des lecteurs, tant dans la collation des manuscrits, l'établissement du texte, la recherche des sources que dans la présentation générale de l'œuvre, qui constitue une substantielle introduction à cet auteur (p. VII-LXXXVI). L'état des connaissances établi par L. HOLTZ (p. VII-LXVI) nous apprend notamment que Smaragde, d'origine mozarabe (p. IX), fut sans doute protégé de Théodulfe (p. XII), puis écolâtre dans un monastère du sud de la Gaule, avant de devenir abbé à Saint-Mihiel-sur-Meuse et *missus dominicus* de Louis le Pieux (p. XIII). C'est vers 805 qu'il rédigea, à la demande de ses élèves, son traité, où il fit preuve d'originalité (p. XXXVIII) et fonda une véri-

table grammaire latine chrétienne en remplaçant les citations païennes traditionnelles par des exemples bibliques. A son tour, dans une analyse pointilliste (p. LXVI-LXXXVI), B. LÖFSTEDT dégage quelques particularités de la langue écrite par Smaragde, se livre à de judicieuses analyses sur la prononciation du latin (p. LXVII, LXVIII, LXXIII), précise les conceptions de l'auteur comme grammairien et comme étymologiste et souligne avec raison que notre professeur avait une conception évolutive et créatrice de la latinité (p. LXXXV). Ces quelques centres d'intérêt suffiront, nous l'espérons, à montrer les apports de cette introduction, d'autant plus sûrs que le texte repose sur une tradition manuscrite riche (les plus anciens manuscrits conservés datent en effet du milieu du siècle), présentée et exploitée de main de maîtres. L'apparat critique — négatif — permet de suivre les variantes intéressantes : on y verra que la mise en écrit a bénéficié des progrès réalisés dans la maîtrise du latin par les copistes à la suite des réformes carolingiennes. Les sources identifiées sont commodément présentées en bas de page. La totalité des références est reprise en un vaste index final qui achève de faire de cette édition un outil très maniable d'enquête sur l'histoire culturelle du IX^e siècle : Virgile a sa place dans la bibliothèque de Smaragde, mais aussi Priscien, dont l'auteur a très bien perçu la supériorité intellectuelle sur tous les autres grammairiens latins (p. 28 : *Priscianus, doctissimus Romanae linguae grammaticus*).

Smaragde a rédigé un exposé clair émaillé de définitions classiques prises aux bonnes sources de la grammaticalité. Il ne copie pas servilement, mais adapte et interprète ses modèles ; on le voit ainsi affirmer tranquillement : « Sur toutes ces questions, nous ne suivrons pas Donat, parce que nous détenons une autorité plus forte dans les Saintes Écritures (p. 47 — à propos du genre) ». C'est la reprise d'une déclaration célèbre de Grégoire le Grand, mais désormais dépouillée d'esprit de provocation et enrichie d'une sereine mise en pratique. Smaragde est un authentique fondateur d'une *ars grammatica christiana* : l'usage biblique s'y montre chez lui dans sa fidélité aux structures classiques, mais aussi dans sa force novatrice. Le grammairien se libère grâce à ce choix de certaines pesanteurs. Il élabore ainsi une analyse très juste des valeurs réelles de *iste* en latin chrétien et tardif : « Il est évident que le pronom *iste* n'a pas une valeur toujours négative, mais tout aussi bien positive (p. 95) ». L'usage des désignations personnelles (onomastique) antique avait disparu au IX^e siècle : loin de répéter l'enseignement traditionnel, Smaragde en constate l'effacement (p. 28). Il fait en même temps une large place aux noms francs et goths en un exposé qui méritera une analyse onomastique et linguistique spéciale (p. 22-23). Comment expliquer que Smaragde ait apparemment encore été germanophone? La curiosité et l'esprit de rénovation pédagogique du grammairien auraient pu (et dû?) le conduire à s'intéresser aussi au vernaculaire roman : mais là, sa latinité semble avoir été étanche aux parlers quotidiens. Son énumération des langues (p. 231, 236) ne leur fait nulle place ; son exposé sur les articles, les pronoms, les adverbes (p. 111, 173) ne laisse filtrer que des broutilles sur les évolutions de la langue parlée familière. Celle-ci apparaît-elle pourtant parfois dans telle ou telle tournure (*quando de una significatione il alteram transire facit orationem*, p. 219)?

Smaragde n'est dépourvu ni de hardiesse (il étend la règle de l'analogie et multiplie logiquement à plaisir les formes en *-abus* par jeu d'esprit, p. 84), ni d'humour (il donne comme exemple de génitif *Caroli regis... fiscus*, p. 76 !), ni de quelque sens poétique (ses distiques élégiaques sont parfois besogneux, mais s'illustrent de temps en temps par des réussites). Ses bizarreries sont tout aussi rares : confusion de cas avec *cornu* pris pour un génitif (p. 76) et de voix avec *fungit*, employé pour *fungitur* (p. 89, 91), etc... A ce sujet, pourquoi le *utuntur* (p. 211, l. 179) n'aurait-il pas été traité comme un passif par Smaragde? Nos remarques, trop longues sans doute, ont pourtant à peine effleuré la masse d'informations qu'une telle publication met ainsi entre nos mains, dans les domaines de l'histoire du langage et de l'histoire de la culture.

Michel BANNIARD.

Éditions diverses.

MARCO CELIO RUFO, *Lettere* (Cic., *Fam.*, l. VIII). Testo, appar. crit., introd., versione e comm. di Alberto CAVARZERE : Brescia, Paideia Editrice, 1983, 511 pages.

Cette édition des dix-sept lettres adressées par M. Caelius Rufus à son protecteur Cicéron constitue un monument d'érudition philologique : 420 pages d'introduction, bibliographie (21 p.) et commentaire pour 45 de texte latin (et autant de traduction). Aux lettres de Rufus l'éditeur a ajouté, en appendice, les rares fragments conservés de ses discours ; on peut regretter qu'il n'ait pas cru bon de reproduire, fût-ce en petits caractères, les neufs réponses que nous possédons de Cicéron aux messages de son jeune ami.

L'introduction, très substantielle et bien informée, traite tour à tour des données biographiques (malheureusement, pour les années 51 à 49, période cruciale marquée par les prodromes de la guerre civile, par la conversion de Caelius à la cause de César et par l'échange de correspondance avec Cicéron, le lecteur doit se reporter aux indications éparses dans le commentaire), de Caelius orateur et des particularités de sa langue — c'est manifestement ce qui intéresse le plus l'éditeur —, enfin de la tradition manuscrite (p. 36, l. 9 lire *Interamna*, non *-mnia* ; p. 44, § 2, l. 3 et 12, remplacer « creditori » par « debitori » (cf. p. 469, 473 sq.).

Le texte est établi et traduit avec une grande rigueur ; dans l'ensemble, A. CAVARZERE se montre fort prudent et résolument « conservateur », hasardant un nombre infime de conjectures personnelles ; il en est d'heureuses, par exemple en 5, 3, l. 31 *Caesari ⟨iisque⟩ qui*, plus vraisemblable que *-ri ⟨et iis⟩ qui* proposé par MANUTIUS et plus économique que *Caesar ⟨iique⟩ qui*, de KAHNT, qui entraîne la correction complémentaire de *superet* en *sperent* ; en revanche, l'addition d'un *qui* en 9, 5, l. 50, devant *in accusatione*, apparaît peu convaincante, en dépit de la longue note justificative, p. 359 sq. Le latin de Caelius, primesautier et souvent elliptique, présente des difficultés d'interprétation d'autant plus délicates à résoudre que le détail des événements politiques évoqués par l'auteur ne nous est qu'imparfaitement connu ; les solutions adoptées par A. CAVARZERE sont toujours solidement argumentées et presque toujours judicieuses, même si, dans tel ou tel cas embarrassant,